Toinette était déjà sur le perron elle n'avait rien vu. L'inconnu ouvrit respectueusement la porte pour Jeanne, et tandis qu'elle remontait avec sa bonne la rue Caumartin, il s'éloigna par le boulevard.

C'est une chose bien banale qu'un homme offrant de l'eau bénite à une fillette, mais dans l'état d'esprit de Jeanne, cela prenait une importance considérable. Sa vive imagination en cherchait l'explication dans ses désirs les plus chers, Et tout le long du chemin, elle murmurait :

— Si c'était possible ! mon Dieu si c'était possible !

Elle jugea qu'elle ne devait pas en parler à sa mère, si faible en ce moment. Et tous les matins et tous les soirs elle redoubla de prières. Et elle rêvait que lorsqu'elle était couchée, sa mère n'était plus seule pour venir lui donner la dernière, la douce caresse de l'adieu.

Le vendredi, Madame de Brillancourt put aller au catéchisme, Jeanne était très anxieuse ; l'inconnu reviendrait-il ?

Il revint ; il venait très régulièrement depuis le commencement du catéchisme, pénétrait doucement dans la salle à la minute même où tout le mond étant installé, on allait fermer, se glissait dans un coin à droite et s'y dissimulait pendant toute la durée des leçons. Puis, dans le petit tumulte du départ il s'éloignait facilement sans avoir été vu.

Ce jour-là, Jeanne n'osa pas le regarder, sa mère ne la quittait pas des yeux ; mais elle le sentit au moment où il entrait, elle sentit qu'il devait trembler quand on la nomma parmi celles qui avaient obtenu des bons points ; elle devina le moment où il partait.

Et les choses se passèrent ainsi jusqu'à l'époque de la retraite. Jeanne parfois regardait l'inconnu à la dérobée et lui était reconnaissante d'être toujours là.

Le jour de la première communion était enfin arrivé ; Jeanne, l'âme aussi pure que la blancheur immaculée de sa robe, était agenouillée à la Sainte-Table ; et en recevant son Dieu, elle lui adressait avec une sublime ferveur son unique prière. Il lui sembla que Jésus venait de l'exaucer.

En se relevant elle voulut baisser ses paupières, mais son regard se dirigea malgré elle vers le fond de l'église : et là, contre un pilier, elle vit l'inconnu qui sanglotait à chaudes larmes.

Quand elle sortit de l'église avec sa mère, elle le vit sur le perron qui semblait attendre. Il s'enfuit aussitôt, sans retourner la tête ; mais un cri de Mme de Brillancourt l'arrêta :

— Henri !...

Il demeura comme cloué sur place.

— Henri, répéta Mme de Brillancourt.

Il refit un pas vers elle, tout pâle tremblant.

Jeanne s'était jetée à genoux et disait :

— Mon Dieu ! que vous êtes bon de m'avoir exaucée !

Puis, s'élançant en même temps que sa mère vers l'inconnu, elle lui disputa ses premiers baisers. Et elle ne savait dire que ces mots ;

— Papa !... Mon papa !... Mon cher papa !...

Pierre SALES.

RÉCITS DU DIMANCHE

XIII

Au Tonkin

LA NATTE DU CHINOIS

Mon père m'avait écrit *quelques jours* avant mon départ, et ses paroles essayaient de rire. Il voulait me donner le courage, non pas d'aller au feu, mais de supporter la douleur du départ, la tristesse de l'absence en cette Indo-Chine meurtrière. Mais sous sa gaieté, je devinais les larmes du père.

Une phrase de sa lettre me trottait dans la cervelle « tâche de me rapporter une natte de chinois, c'est un souvenir très estimé en France ».

Une natte de Chinois ! Certainement je la rapporterai, bien lisse, bien peignée, toute luisante d'huile et nous la mettrons à la panoplie qui décore la salle à manger comme un trophée victorieux, à l'instar des Indiens scalpeurs. Je le voyais déjà, excitant la curiosité des visiteurs, et dans un joli rêve orgueilleux, j'entendais mon père répondre avec fierté : « C'est mon fils qui l'a rapportée du Tonkin !»

J'écrivis immédiatement « soyez sûr, cher père, que je ferai tout mon possible pour satisfaire votre désir, et que si je n'y réussis pas, c'est que messieurs les fils du soleil m'auront empêché de leur couper des nattes... en me coupant la tête. »

C'était lugubre, mais pourtant parfaitement exact. Que de têtes françaises coupées dans la campagne tonkinoise ! Que ces décapitations soient légères à Jules Ferry !

Le 13 janvier 1884, le *St Germain* quittait Toulon, emportant 1200 hommes et s'engageait dans la perfide Méditerranée, tandis que de la rive, les mouchoirs s'agitaient comme autant de drapeaux, mettant dans les battements de leurs plis toutes les angoisses maternelles. Peu à peu, le quai s'évanouissait à nos yeux, les êtres et les choses diminuaient progressivement, puis, plus rien, l'immensité de la mer dans le calme de la nuit qui tombait.

J'étais sur le pont, très pâle, les dents serrées, appuyé contre un bastingage, et je regardais Toulon s'enfuir devant moi avec une émotion violente, indéfinissable.

Le silence était complet à bord. Chacun écoutait parler son cœur. Seul le bruit des vagues déferlant contre les flancs du navire, troublait la solennité du recueillement.

Et malgré moi, je songeais à ce Chinois qui devait me donner sa natte volontairement ou non, mettant moins de certitude dans la réalisation de ce projet depuis que je courais sur la route du Tonkin. Seulement à ce moment, il me vint la pensée qu'il devait être difficile de revenir de là-bas, et les vers du poète chantaient dans ma mémoire :

Tu pars gaiment, la route est belle
Tu chantes le long du chemin !
Sais-tu ce que sera demain
Et la fin de ta ritournelle ?

Alors je me disais, qu'il était peut-être dans les rizières tonkinoises, un chinois qui avait promis à son père une dépouille française, et je me demandais si je n'étais pas celui que Dieu avait choisi pour ce sacrifice.

* *

Après trente-cinq jours de traversée, après avoir franchi successivement le canal de Suez, le détroit de Messine, la Mer Rouge et la Mer de Chine, nous arrivâmes à Hai-Phong, le Marseille Tonkinois.

Dans la toute bariolée qui s'étalait devant nous, mon premier regard fut pour la tête des hommes, et je constatai avec un certain étonnement que les annamites des deux sexes portaient tous leurs cheveux enroulés en turban. Un peu de patience encore et je ne tarderais pas à contempler la natte, la fameuse natte chinoise qu'il me fallait couper... ou mourir.

Nous primes Bac Ninh sans coup-férir, l'ai du reste raconté cet épisode. Et nous ne vîmes point de chinois, car les quelques blessés qui tombèrent sous le feu de nos fusils Gras. (Oh ! Lebel tu n'étais pas là !) furent emportés par les camarades.

Après Bac Ninh, vint Hong Hoa. Là encore, absence complète de prisonniers ou de blessés chinois.

C'était avec une impatience fébrile que la troupe attendait le moment où elle pourrait se mesurer. Comme le chien à l'affût du gibier, elle n'attendait que le signal du maître pour s'élancer. Les fusils se rouillaient, et personne ne trouvait plus de consolation devant le paysage uniformément aride du Tonkin. L'inconnu, c'était le chinois, qu'on se représentait manœuvrant des instruments étranges, vêtu d'habits fantastiques, et beaucoup de nos concitoyens fredonnaient dans la longueur des étapes :

C'est un chinois d'la Chine
Qu'arrive sur le bateau, etc.

sans prêter attention à l'anomalie du couplet. Car il faut remarquer que ceux qui arrivaient par le bat au, étaient bien au contraire, des français de la France.

Enfin ! Le canon a *craché* pour de bon. Enfin ! nous avons vu et bien vu ces soldats du Céleste Empire. Lang Kep avec son combat qui semblait ne plus vouloir finir, est venu mettre un terme à notre longue attente.

On s'est battu et la bête humaine a été enfin satisfaite. Oh l'horrible carnage, l'épouvantable mêlée, et comme notre illustre poète Nadaud a poussé un beau cri dans sa chanson : « Ah ! que maudite soit la guerre ! » Tu as vu le sang couler, es-tu content maintenant, soldat ? Tu as vu, dans une pagode-ambulance, le docteur Raynaud scier des jambes et des bras à des frères d'armes, sais tu à présent ce que c'est qu'un combat ? Tu as vu ton brave commandant Chapuis tomber dans la plaine de Kep, tes lieutenants Triboulet et Maillot trappés par des bicoises chinois, sais-tu aujourd'hui ce que c'est que la mort ?

Oh ! toujours j'aurai devant les yeux, le spectacle de ces soldats déchaînés, grisés par la poudre, enivrés par la victoire, se ruant à l'assaut des mamelons dans une folie de tuerie, sans jeter un regard sur les camarades tombant à côté d'eux, et sans attendre pour viser et pour tirer le commandement des chefs. C'est là pour la première fois de ma vie que j'ai compris, combien le devoir, sans lâcheté aucune, était quelquefois pénible à remplir.

La nuit mit fin à cette bataille que je n'entreprendrai pas de raconter, mais qui comptera dans les annales de la campagne. Les cantonnements sont organisés sur les positions conquises, et chacun s'endort sous la garde des postes.

A trois heures, je devais être debout pour partir à la rencontre d'un détachement de vivres qui arrivait de Phu-Lang-Thuong. Un homme de garde vint me réveiller à l'heure indiquée ; à mon tour, j'allai faire lever mes hommes de corvée, et munis de sceaux pour le vin et de sacs pour le biscuit, le fusil en bandoulière, et la cartouche être en joue sur la poitrine, nous partîmes.

Sans être positivement des modèles de vertu, nous vîmes pourtant lever l'aurore. La chaleur était lourde et il flottait dans l'air une odeur âcre de poudre qui vous arrachait la gorge. Pas un souffle de vent. Les bananiers, les bambous roses et les cocotiers semblaient être des arbres artificiels. Nous avions deux heures devant nous ; aussi marchions-nous à petits pas, essayant de vaincre avec nos pipes, les émanations cadavériques et les senteurs de la poudre qui nous arrivaient désespérément de la plaine.

Après une heure de marche, je commandai « Halte ! » et les hommes s'abattirent comme une masse sur le bord de la route, dans des attitudes qui indiquaient leur accablement. Je regardai autour de moi. Les rizières qui nous environnaient étaient couvertes de cadavres chinois, et partout, aussi loin que l'œil s'étendait, on voyait émerger des grandes herbes, les chapeaux pointus des *célestials* tués.

Alors tout d'un coup, le désir de mon père me revint à la mémoire. Qui m'empêchait maintenant de couper la fameuse natte, je n'avais qu'à choisir parmi les morts. Il y avait cependant une impossibilité matérielle. Pour pénétrer dans les rizières, il fallait que j'entrasse dans l'eau jusqu'à mi-jambes. Je ne pouvais accomplir cet acte, car j'avais encore une longue marche à faire, et il était indispensable que je ne me mouillasse point les pieds. Je sentais trop bien les effets de l'eau dans les *godillots* pour ne pas renoncer cette fois encore à mon désir.

En m'avançant sur la limite extrême de la route, je vis qu'il me serait facile d'approcher d'un cadavre en sautant sur un petit tertre qui se trouvait à côté de lui. M'aidant de mon fusil comme d'une béquille, j'arrivais légèrement, et me trouvai, en effet, placé de façon à couper la natte sans me mouiller aucunement. Le chinois qui était étendu à côté de moi était un grand gaillard de 22 à 23 ans, à la figure pleine, aux yeux bleus et dont les traits ne manquaient pas de finesse. Ce devait être un chef, car il portait sur sa robe très courte quelques ornements qui n'existaient pas sur les costumes des autres tués. Il perdait le sang par une blessure assez profonde au côté. Je me penchai sur lui pour voir s'il était véritablement mort et je n'entendis plus aucun battement du cœur.

J'avais vu bien des cadavres depuis la veille, j'avais appris que certains de nos camarades avaient été fait prisonniers et martyrisés par ces barbares, et pourtant ce jour-là, devant ce beau et vigoureux garçon dont les yeux grands ouverts semblaient encore vivants, je me sentis profondément remué et j'hésitais à accomplir ma tâche.

Je sortis pourtant mon couteau, et me mettant à genoux, je me mis en devoir de lui couper sa natte.

Alors, à ma grande stupéfaction, je vis le mort se dresser sur son séant, et avant que j'aie pu me remettre de ma surprise, dégager ses cheveux et les serrer fortement avec sa main gauche. Je me relevai, regardant avec de grands yeux, cet ennemi terrassé et vivant qui se trouvait à côté de moi.

Croyant que j'allais l'achever, le moribond me jeta des regards résignés, et me fit clairement comprendre qu'il préférait la perte de son sang à la perte de sa natte (1).

Je ne lui coupai ni la natte... ni le cou.

Et mon père, malgré son grand désir, n'a jamais pu ajouter son souvenir local à la grande panoplie de la salle à manger.

PIERRE KILEM.

LES LAINES DE BUENOS-AYRES

Buenos-Ayres, 21 avril.

(Par vapeur « ORÉNOQUE »)

Laines en suint — Les arrivages de la quinzaine ont été de 18 100 fardeaux et 505 wagons chargés de laine brute.

Par suite des prix élevés de l'or pendant la quinzaine, les affaires ont été paralysées.

Aussi la demande est elle très réduite.

On cote :

Laine mère

Métisse fine supérieure	10 kil., de	4.10	à 5.80
» très bonne	»	3.95	5.50
» bonne	»	3.80	5.30
» moyenne	»	3.65	5.10
» inférieure	»	3.50	4.70
Métisse Lincoln supér.	»	4.20	5.70
» très bonne	»	4.05	5.40
» bonne	»	3.90	5.20
» moyenne	»	3.75	5.00
» inférieure	»	3.60	4.60
Mélangée bonne	»	3.70	4.90
» moyenne	»	3.55	4.60
» inférieure	»	3.30	4.20

Laine d'agneaux

Métisse fine supérieure	10 kil., de	3.90	à 4.80
» très bonne	»	3.75	4.50
» bonne	»	3.65	4.30
» moyenne	»	3.45	4.10
» inférieure	»	3.20	3.80
Métisse Lincoln supér.	»	3.90	5.30
» très bonne	»	3.80	5.10
» bonne	»	3.70	4.80
» moyenne	»	3.50	4.50
» inférieure	»	3.30	4.20
Mélangée bonne	»	3.40	4.50
» moyenne	»	3.20	4.20
» inférieure	»	3.00	3.90
Noire selon classe et cond.	»	3.50	5.00
De ventre, selon propreté.	»	2.00	3.00
De corral	»	1.00	1.80

Exportation de laines depuis le 1er octobre jusqu'au 20 avril :

	1888	*1889*
	balles	balles
France	43.167	39.459
Belgique	1.884	339
Angleterre	2 406	1.650
Italie	3.750	3.345
Espagne	—	814
Allemagne	575	—
Etats-Unis	645	—
Total	52.427	45.606

La demande sur cet article a été assez soutenue. Les entrées ont été peu abondantes.

On cote :

Peaux de campo, laine entière

		millièmes	
Consommation super	1 kilo de	415	à 500
» très bonnes	»	405	480
» bonnes	»	395	460
» moyennes	»	380	440
» inf. et retardée	»	365	410
Epidémie et déchets super.	»	315	400
» très bonnes	»	305	380
» bonnes	»	295	360
» moyennes	»	280	340
» inf. et retardée	»	265	310
Capachos	»	65	120

Peaux pelées

Consommation selon classe et condition	1 kilo de	160	à 280
Epidémie et déchets, selon classe et condition	»	60	120
Moutons et agneaux selon classe et condition	»	270	300

Peaux de matadero, de saison

Supérieures	1 kilo de	295	à 370
Très bonnes	»	290	340
Bonnes	»	285	320
Moyennes	»	280	300
Inférieures	»	275	270
Pelées, selon classe et condit.	»	...	...

Peaux d'agnelots

		centavos	
Bonnes	douz. de	30	à 80
Moyennes	»	25	40
Inférieures	»	20	40

Exportation de peaux de mouton depuis le 1er juin jusqu'au 15 avril :

	1888	*1889*
	balles	balles
France	83.379	47.815
Belgique	45.589	34.117
Angleterre	2 377	23.497
Italie	2.063	23.532
Allemagne	19.190	9.747
Etats Unis	—	—
Brésil	—	—
Espagne	—	—
Portugal	645	—
Total	152.590	138 708

Peaux de moutons. — Arrivages pendant la quinzaine 28.900 paquets peaux de moutons et peaux d'agneaux.

CHRONIQUE LOCALE

ROUBAIX

Création d'un troisième canton à Roubaix. — Au cours de la séance de la Chambre de samedi, M. Thévenet, ministre de la justice, a déposé un projet relatif à la création d'un troisième canton à Roubaix.

Un Roubaisien accidentellement mort à l'asile d'aliénés d'Armentières. — Nous avons annoncé il y a quelque temps qu'un fou était mort accidentellement à l'asile d'Armentières. Une de nos confrères publie, sur cette affaire, ces nouveaux renseignements :

« LE FOU QUI TUE VIF. » — Cette épouvantable affaire a été inexactement racontée, d'après ce que nous avons appris depuis. Ce n'est pas à la douche que le malheur s'est produit : la douche chaude ne figure pas dans le traitement des aliénés. C'est au bain. L'infortuné, qui était un agité, encore susceptible de guérison par conséquent, avait été placé dans une baignoire vide, sur laquelle on avait rebattu le cercan destiné à empêcher le patient d'échapper.

» L'infirmier a alors ouvert le robinet (comment et pourquoi l'eau que ce robinet lançait-elle bouillante et non tiède, c'est ce que l'enquête établira sans doute), et comme le patient bondissait et s'efforçait de briser son couvercle en jetant des hurlements horribles, l'infirmier sortit pour aller chercher main forte sans s'expliquer la cause de cet accès extraordinaire. Quand il rentra, l'homme était mort et cuit !

» Si ces détails sont exacts, on se demande comment il se fait qu'aucun médecin ou interne n'était présent, comme le stipule expressément le règlement.

» La victime était originaire de Roubaix, où habite encore sa famille. »

On remarque beaucoup à la vitrine de M. Alard Pottier, marchand de meubles, place de la Liberté, un portrait photographié bien digne, en effet, de fixer l'attention. C'est un portrait de jeune femme ou plutôt de jeune fille (agrandissement au charbon) d'une extrême finesse et d'une retouche de maître.

Il est signé d'un nom encore peu connu à Roubaix, mais qui ne tardera pas à l'être, car c'est celui d'un véritable artiste. Nous lui prédisons un grand succès dans cette ville où l'on aime le beau en tout.

L'œuvre hors ligne que M. Shettle expose chez M. Alard Pottier (au milieu de meubles et d'objets d'art du meilleur goût) attirera bientôt dans ses ateliers de la rue Chanzy toute la clientèle d'élite qui apprécie la photographie d'art.

Les roubaisiens auraient vraiment tort d'aller faire faire au dehors des portraits photographiés, alors qu'ils ont chez eux un jeune artiste de cette valeur.

La fin de la foire. — La foire de Roubaix touche à sa fin. Encore quelques jours et les grosses caisses auront jeté leurs derniers sons et le boulevard Gambetta aura perdu son animation passagère.

Tous les théâtres sont encore là. Pas un n'a déserté, et nous croyons qu'ils ont lieu d'être satisfaits du public roubaisien qui n'a cessé de les visiter.

Lundi le théâtre de la famille Delhaye quittera notre ville. Ce soir a lieu la dernière représentation. Les retardataires iront donc admirer ses étonnants gymnasiarques, et le Pierrot qui est un émule véritable du classique Débureau, et qui excite l'hilarité des grands comme des petits dans les excentriques pantomimes où avec Cassandre, il joue le principal rôle.

Le succès du *théâtre des Perroquets* s'affirme tous les soirs, aussi la direction a-t-elle décidé de prolonger son séjour jusqu'au lundi 27 mai. M. Louis Derick, le *dompteur* de la troupe siloe, pour laisser à Roubaix un bon souvenir de son passage donnera deux représentations gratuites, le mardi 20 mai pour les vieillards de l'hospice et le mercredi 22 mai pour les hospitalières. Nous ne pouvons qu'applaudir à l'heureuse idée et inviter nos concitoyens à aller voir cette troupe magnifique de perroquets savants.

Les montagnes russes sont décidément le jeu à la mode, et le voyage devient obligatoire. Quant au *tonneau japonais*, nous invitons les personnes avides d'émotions à aller les expérimenter.

Le Secret de Pygmalion fait fureur. Tous les soirs la mystérieuse loge est envahie.

Le cirque Fanny Lehmann. — Nous sortons de l'hippodrome absolument émerveillés par les exercices du japonais Little All Right qui monte et descend d'une corde dont l'extrémité est situé au cintre avec une rapidité qui donne le vertige, en avant et en arrière.

Nous croyons que c'est la première fois à Roubaix que pareil spectacle se soit vu.

Nous apprenons que O'Kill donne encore une représentation ce soir. Les retardataires voudront tous aller voir ces deux artistes extraordinaires qui complètent avec l'excellente troupe du cirque un spectacle des plus attrayants.

Les ménageries du champ de foire. — La ménagerie de M. E. Salva, si coquette et si bien tenue, obtient toujours un légitime succès du public roubaisien, et c'est justice, car le dompteur a su dresser ses animaux d'une façon merveilleuse, il leur fait exécuter les exercices habituels avec un grand courage.

Pour remercier le public de son bon accueil, M. Salva lui offre ce soir dimanche à quatre heures et à huit heures et demie, une représentation d'adieux qui sera très attrayante si nous en croyons le programme.

Mlle Dandigny chantera dans les cages et exécutera la barrière humaine, une expérience créée à Paris par M. de Torcy, Mlle Lucia et un dompteur connu.

Nous croyons donc qu'il y aura foule aujourd'hui à la *ménagerie Salva* où nous seulement on admirera le courage du dompteur mais encore les superbes lions *Pacha* et *Numa*, *Bengali*, *Brutus*, *Sultano*, *Miralda*, *Haïdée* et l'éléphant *Jacy*.

Dans la même soirée à la *Ménagerie Lorraine* située en face les *Montagnes Russe*, M. Coquet le comique de l'Hippodrome récitera *la vie de Grenet-Dancourt* au milieu des lions et des hyènes et Mme Coquet réitérera un monologue d'un de nos confrères dans la cage de la lionne assistée de Miss Zélia.

Cette splendide représentation ne peut manquer d'obtenir également un grand succès par son originalité et la personnalité des amateurs. H. G.

Saisie à la Halle — M. l'inspecteur des denrées alimentaires a saisi, samedi matin, à la halle vingt cinq kilos de poissons reconnus impropres à la consommation.

Une expulsée. — La police de sûreté a arrêté, vendredi soir, Marie-Sylvie Vanmelder, pour infraction à un arrêté d'expulsion. Marie Vanmelder est âgée de trente-deux ans et habitait à la *Clef d'Or* rue Solférino.

Un expulsé voleur — Vendredi, vers minuit, une cabaretière se plaignait à la police qu'un voyageur ambulant, nommé François Pittigrio, était parti de chez elle en emportant une valise qui contenait des bijoux et des effets.

Un agent se rendit aussitôt au numéro 39 de la rue Sainte Elisabeth où habite le voyageur. Celui-ci lui avoua qu'il avait emporté une valise qu'elle se trouvait dans un autre estaminet non loin de là. On arrêta l'individu qui fut conduit au poste et après des recherches on retrouva la valise dans l'estaminet indiqué. Elle appartenait à Maria Maciotti.

François Pittigrio déclara, en outre, à l'agent qu'il était expulsé de France.

Bureau des épaves. — Il a été trouvé dans la rue de la Gare plusieurs objets de travail pour jeune fille ; ces objets ont été rapportés au bureau de M. le commissaire où on peut les réclamer.

Chronique colombophile. — Le cercle *Union*, rue Saint Antoine informe les amateurs qu'il organise un essai sur Albert lundi 20 courant, mise en paniers dimanche à six heures du soir et rappelle son essai de Chantilly dont la mise en paniers aura lieu lundi soir.

Ecole nationale des Arts Industriels de Roubaix. — Cours de physique et de chimie, rue du Collège, professeur : M. A. Bohin.

Cours de physique, lundi 20 mai, à 8 h. du soir. — Photographies. — Epreuves négatives. — Procédés à l'albumine au collodion, au gélatino — Bromure d'argent.

Cours de chimie, jeudi 23 mai à 8 h. du soir. — Alcools (suite.) — Phénols.

Société de consommation de Roubaix. — Prix du pain : Gruau, 3 livres, 0,58 ; Blanc, 3 livres, 0,53; Ménage, 4 livres, 0,58.

L'Etablissement thermal des Eaux et Boues de Saint-Amand, est ouvert chaque année au public, du 15 mai au 30 septembre.

Le traitement de Saint-Amand est indispensable aux personnes atteintes de *Rhumatisme et Goutte chroniques, Paralysies, Coxalgies, Sciatiques, Ataxie locomotrice*, etc., etc.

Pour tous renseignements, s'adresser à M. Ad. GRÉGOIRE, directeur, à Saint-Amand. 38460

Lavage et soufrage des *couvertures* de *laine* et de *coton* Nettoyage supérieur, hygiénique, les *préservant des atteintes des mites*. Salles spéciales pour la *conservation des couvertures pendant l'été*, à la **Grande Teinturerie SONNEVILLE, 11, rue du Vieil Abreuvoir.** (Bien faire attention à cette adresse : en face des FABRIQUES PARISIENNES). 34526

TABLEAU DE STATISTIQUES

L'édition commerciale du *Journal de Roubaix* et le *Bulletin des Laines* ont publié un tableau dans lequel ont été réunis des renseignements bons à consulter par le commerce et l'industrie des laines.

Des tableaux graphiques permettent de suivre les fluctuations de cours des peignés et des laines brutes durant les dernières années.

Ces tableaux sont en vente, au prix de un franc, dans nos bureaux, à Roubaix, rue Neuve, 17, et à Tourcoing, rue des Poutrains, 42.

TOURCOING

Le chef de la musique municipale, M. Griset, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la médaille militaire, ancien chef de musique de l'Ecole d'artillerie de Grenoble, a été installé dans ses fonctions, jeudi soir, par l'administration municipale.

On le dit excellent directeur ; nous attendons qu'il se soit produit pour le juger.

Le Conseil municipal de Tourcoing tiendra sa prochaine séance mardi prochain.

Cuique suum. — Pour la dernière fois, nous reviendrons sur les incidents de dimanche. Nous affirmons, nous qui avons assisté en spectateur désintéressé, que qu'en dise l'*Avenir*, que si des manifestations hostiles ne s'étaient pas produites, on n'aurait pas eu à déplorer les incidents survenus à la sortie de la conférence Laguerre.

« Celui qui sème le vent, récolte la tempête ». Que notre confrère médite ce proverbe et qu'il laisse à chacun la responsabilité de ses actes !

L'inspecteur des denrées alimentaires a saisi aux halles centrales la viande provenant d'un veau mort-né.

Mouveaux — La société hippique du *Cheval volant* organise un grand carrousel international pour le dimanche 30 juin prochain.

Il y aura quatre cent francs de prix. Cette œuvre purement de bienfaisance promet d'être très brillante et attirera sans aucun doute un grand nombre d'amateurs et de spectateurs.

LILLE

Sport. — MM. Georges et Paul Dupont viennent d'entreprendre un voyage à Paris en vélocipède.

Partis vendredi à trois heures et demie du matin, ils sont arrivés à Paris à neuf heures du soir, après un parcours de 265 kilomètres.

Les « Orphéonistes lillois » et l'Exposition. — On lit dans l'*Echo du Nord* :

« A propos du concours de chant qui doit avoir lieu à Paris, à l'occasion de l'Exposition universelle, des bruits erronés ont circulé à Lille sur l'abstention de la Société nationale des *Orphéonistes lillois*. Pour couper court à ces racontars, nous croyons utile de préciser les motifs qui ont déterminé l'excellente Société à ne pas prendre part au concours.

» Il y a quelques années déjà, la Société est entrée en pourparlers avec le comité présidé par M. Laurent de Rillé à l'effet d'obtenir que le concours fût international, les *Orphéonistes lillois* ne pouvant se présenter, après leurs succès de 1867 et 1878, qu'en division internationale.

» Une correspondance active fut échangée entre le comité et la Société, et finalement, le 8 décembre dernier, M. Laurent de Rillé informa le président des Orphéonistes que, malgré tous ses efforts, il n'avait pu vaincre la résistance du ministre des Beaux-Arts, qui ne voulait absolument pas de concours international pour les orphéons. Les *Orphéonistes* durent donc renoncer à l'espoir d'aller recueillir à Paris de nouveaux lauriers. »

Conseil académique. — Les professeurs de l'ordre des lettres, agrégés ou docteurs, en exercice dans les lycées du ressort de l'académie de Lille, sont convoqués, le samedi 1er juin 1889, pour procéder à l'élection d'un délégué au conseil académique de Lille, en remplacement de M. Sautréaux, appelé à une résidence.

Agrégation de médecine. — M. Meyer, docteur de la Faculté de Lille, est admis à prendre part au concours qui s'ouvrira, à Paris, le 15 mai, pour cinq places d'agrégés des Facultés de médecine, des sciences anatomiques et physiologiques.

Nominations universitaires. — M. Vaillet, maître répétiteur de 1re classe au Lycée de Lille, est nommé maître répétiteur, même classe, au Lycée Janson de Sailly.

M. Fondrillon, maître répétiteur au collège de Béthune, est nommé au collège de Cambrai.

M. Thomas, maître répétiteur pour l'enseignement secondaire spécial au collège de Soissons, est nommé au collège de Boulogne-sur-Mer.

Mlle Legrand, institutrice adjointe à Calais, est délégée jusqu'à la fin de la présente année scolaire dans les fonctions de maîtresse adjointe, chargée de la direction de l'école normale d'Angers.

Comice agricole de l'arrondissement de Lille. — Le comice agricole se réunira mercredi prochain 22 mai 1889, à onze heures un quart du matin, à la mairie de Lille.

Voici l'ordre du jour de cette réunion :

Lecture du procès-verbal de la dernière séance. — Correspondance. — Rapports et scrutins sur l'admission de nouveaux membres. — Présentation de nou-

UNE BONNE NUIT

NOUVELLE

Dans l'hiver de 1875, me trouvant sur le petit bateau à vapeur qui fait le trajet de Port-Saïd à Suez, sur le canal, je fis connaissance avec un Français, un parisien, M. Gay qui parcourait ces pays pour le compte d'une grande maison de Paris ; et, grâce à cette rencontre, mon voyage d'Egypte se fit le plus agréablement du monde. Pendant toute la nuit mon bateau fila avec une vitesse raisonnable entre les deux dunes de sable qui s'élèvent de chaque côté du canal et sont en certains endroits si rapprochées que l'on se demande comment un navire de haut bord peut se faufiler dans un chenal si étroit. De loin en loin, des refuges espèces de petites anses creusées dans le sable que l'on a refoulé, sont établies sur les bords du canal pour permettre aux navires de se garer quand un navire venant en sens contraire est signalé.

Que faire sur un bateau à moins que l'on n'y cause ? Nous causâmes ; et, comme au cours de la conversation je vantais à mon compagnon de route les douceurs du voyage, le charme que l'on éprouve à voir chaque jour défiler sous ses yeux des sites, des contrées, des costumes, que l'on n'a pas vu la veille :

« J'avoue, me répondit M. Gay, que ces déplacements continuels ont leur agrément, surtout pour les privilégiés qui comme vous ne voient que le beau côté de la médaille. Un pays ne vous plaît pas, vous prenez vos jambes à votre cou et déguerpissez sans tambour ni trompette ; mais si vous voyagiez dans les conditions qui sont les miennes, si vous étiez forcé de vous arrêter une semaine dans des trous inconnus, habités par des sauvages, peut-être vos idées sur la matière se modifieraient-elles sensiblement. Croyez-moi mon ami, rien ne vaut comme de rester chez soi et de vivre en bon bourgeois bourgeoisant : on n'est pas du moins exposé à des aventures comme celle qui m'est arrivée l'an dernier dans ce sablonneux Port-Saïd que nous venons de quitter. Voulez-vous que je vous la raconte ?

— Volontiers, lui dis-je.

Je vous préviens que l'histoire n'est pas gaie.

— Allez toujours.

— Eh bien, le temps d'allumer un cigare et je commence.

» Vous savez que je descends ordinairement à Port-Saïd, à l'hôtel d'Orient, qui est le meilleur de la ville. Malheureusement, à mon dernier voyage, l'hôtel, par suite d'un ensablement du canal qui forçait les paquebots à relâcher, était bondé de voyageurs. Pas un coin de disponible. Que faire ? Les établissements sérieux ne pullulent pas à Port-Saïd. J'étais à me demander de quel côté je dirigerais bien mes pas, quand l'Arabe qui s'était chargé de mes bagages m'engagea à le suivre chez un sien ami, un Maltais un honnête *signore*, disait-il, qui serait heureux de me loger et dont je serais enchanté. Je me laissai faire, nous partîmes, et après une course assez longue dans un dédale de rues noires et infectes, nous arrivâmes devant l'auberge, ou plutôt le bouge du seigneur Alberti ; c'est ainsi que se nommait l'honnête homme.

» Inutile, n'est-ce pas, de vous décrire la masure : vous la voyez d'ici. Mais, si l'aspect de la maison n'était pas flatteur, la tournure du drôle qui en était le propriétaire et qui vint me recevoir n'était pas faite pour modifier cette fâcheuse impression. Vous ne pourriez vous figurer l'atroce figure du Maltais à la peau jaune et tannée aux yeux fuyants, au front bas et caché sous un tarbouch graisseux... la mise était à l'avenant : en somme un véritable bandit, non pas le bandit d'opéra-comique bien peigné, élégant, au fin poignard ou à la carabine damasquinée, mais le bandit louche qui s'avance doucereusement, le couteau ignoble dissimulé dans la manche. Pour un rien j'aurais pris ma malle sur mon dos, mes jambes à mon cou, et aurais souhaité le bonsoir à ces deux aimables personnages, qui paraissaient se connaître de longue date. Une fausse honte me retint, j'eus peur de paraître avoir peur, et je me dis qu'après tout il était ridicule de juger les gens sur leur mine. Je me résignai donc, et précédé de mon arabe, suivi du Maltais, qui m'affirmait dans son baragouin que je serais beaucoup mieux chez lui qu'à l'hôtel d'Orient, je gravis l'échelle vermoulue qui montait au premier étage, et au bout d'un sombre corridor agrémenté de recoins louches, j'entrai dans une vaste pièce ornée d'un lit, d'une table, de deux ou trois chaises, et qui l'aurait dit ? d'une vieille armoire à glace échouée là, je ne sais comment.

« Mon premier soin, une fois seul, fut de me livrer à un examen approfondi de la chambre où je devais passer deux ou trois nuits. Chacun de mes pas sur le parquet délabré et disjoint éveillait un sinistre craquement et cette musique singulière ne laissait pas de m'agacer. Une porte basse dissimulée dans un angle, et que je découvris par hasard, donnait sur un second corridor qui allait se perdre je ne sais où, quand je voulus la refermer, je m'aperçus que la serrure aux trois quarts arrachée était veuve de sa clef, et qu'il n'y avait point de verrou.

« Il était tard, j'avais dîné sur le bateau je me mis donc en mesure de passer la nuit le plus sûrement possible, et à l'abri de toute éventualité fâcheuse. Je poussai l'armoire à glace contre l'une des deux portes, j'élevai devant l'autre un échafaudage de tables et de chaises, je mis sous mon oreiller mon révolver et mon argent, et, ma fois, à la grâce de Dieu ! je me couchai et je finis par m'endormir.

» Je ne fus ni volé ni assassiné ; la nuit fut au contraire parfaitement calme, et, quand je me réveillai le lendemain matin, je me fis honte de ma ridicule terreur et j'adressai mentalement une véritable amende honorable à l'honnête Maltais que je n'avais pas craint de prendre pour un bandit. Dans la journée, je vaquai à mes affaires, et, comme j'étais forcément en rapport avec des gens du pays, j'en profitai pour demander quelques renseignements sur le signor Alberti.

« Heu ! heu ! me dit l'un, la maison n'a » pas trop bonne réputation, même à » Port-Saïd où l'on n'est pas difficile, et, » si vous avez beaucoup d'argent, peut-» être agiriez-vous sagement en ne le fai-» sant pas trop voir.

« — Alberti ? me dit un autre ; il a une » mauvaise figure, il est vrai, mais je le » crois meilleur qu'il n'en a l'air, et il » n'est pas trop mal vu dans le pays. »

» Ces renseignement contradictoires m'apprenaient peu de chose et, le soir venu, je m'apprêtais à échafauder de nouveau les barricades de la veille quand une réflexion m'arrêta. « Bah ! pensai-je, c'est » trop bête à la fin, et j'agis là comme un » poltron. Il n'y a aucune raison pour » que la première nuit ne ressemble pas » à la seconde. » Et laissant l'armoire à glace contre le mur, la table dans son coin et les chaises à leur place, je ne m'in quiétai même pas de placer mon revolver à portée de ma main